

Des poings dressés. Furie. Rage. Vocifère.  
Des poings dressés. Furie. Rage. Vocifère.  
Un seul cri, un seul mot dans l'air passe et repasse,  
Un cri qui fouaille en plein cœur :  
« Guerre ! Guerre ! Guerre ! »  
« Guerre ! Guerre ! Guerre ! »

Une deux une deux une deux et tout ira bien  
Eins zwei eins zweis ein zweis alles wir wieder gut  
One two one two one two everything is fine  
Une deux une deux une deux et tout ira bien  
Ils chantaient  
(...) Au-dessus des frondaisons d'or pâle  
Automne fin d'été  
Comme c'est beau

La nuit descend  
On y pressent  
Un long un long destin de sang

Jamais je n'oublierai mon premier rendez-vous  
Et la belle pour qui j'ai couru comme un fou.  
J'avais vingt ans, j'étais encore un gosse  
Farci de tout et rien, rêvant de plaie et bosse.  
Ma dame avait l'allure et portait un grand nom  
Nom magique et plus beau que tel ou tel Manon  
Elle s'appelait France et son prénom Patrie  
M'était plus doux, plus tendre et plus cher que la vie.

Je pars pour la guerre.  
Je laisse ma terre derrière moi.  
Son goût amer me manque déjà.  
Si je meurs, ma terre mourra aussi, moi atteint par  
une balle, et elle écrasée par le chagrin.

Le facteur vient de m'apporter ma lettre de  
mobilisation.  
Et dire que je n'ai jamais quitté cet endroit.  
Mon plus grand voyage, je l'ai fait pour aller à la foire  
aux bestiaux de la ville voisine.  
C'est une drôle de façon de visiter le monde que  
d'aller se faire enterrer vivant dans un trou.  
Les trous, c'est fait pour les rats, pas pour les hommes  
ou seulement quand le crépuscule tombe sur leur vie.

Nous avons posé le pied à terre, un pied dans la tombe.  
(...) Le départ a été insupportable.  
Mon dieu que c'est dur de dire adieu à quelqu'un qu'on  
aime.  
Les baisers salés ont le goût de l'amertume.  
J'ai regardé ma belle de toutes mes forces pour  
emporter avec moi son visage dans mon cœur.  
Au revoir mon amour (...) adieu ma terre, adieu mon  
petit village, adieu mon pays.  
Ce grand arbre aux racines profondes et anciennes  
dont la sève coule dans mes veines, tu es le sang de  
mon sang.  
Que j'ai hâte de revenir labourer cette terre qui m'a vu  
naître.

Qui qu'à des poux ?  
C'est nous les boboss'qui dégottent  
Les bouff'les gaz, les pouss'la-crotte  
Aux trogn' de braise et d'encensoir  
Tant qu'y a du pinard, y'a d'l'espoir !  
Qui qu'à des poux ?  
C'est nous !

On pue les pieds et la misère  
On fum' sa grosse, on crach' par terre  
On est tatoué sur le buffet,  
Quand ça nous chante, on lâche un pet...  
Qui qu'à des poux ?  
C'est nous !

Le sol, le sol n'a plus soif  
On l'a saoulé de sang  
On l'a saoulé de sang  
Mit Blut, with blood, mit Blut

Je vous le dis, petits bonshommes, couillons de la vie, battus, rançonnés, transpirants de toujours, je vous préviens. Quand les grands de ce monde se mettent à vous aimer, c'est qu'ils vont tourner en saucissons de bataille... C'est le signe... il est **infaillible**. *Louis-Ferdinand Céline, « Voyage au bout de la nuit », 1932*

## **Verdun, Michel Sardou**

Pour celui qui en revient  
Verdun c'était bien  
Pour celui qui en est mort  
Verdun c'est un port  
Mais pour ceux qui n'étaient pas nés  
Qu'étaient pas là pour apprécier  
C'est du passé  
Dépassé

Un champ perdu dans le nord-est  
Entre Épinal et Bucarest  
C'est une statue sur la Grande Place  
Finalement Verdun  
Ce n'est qu'un vieux qui passe  
Même si l'histoire nous joue souvent  
Le mouvement tournant par Sedan  
C'est du passé  
C'est la chanson des partisans  
C'est 1515 c'est Marignan

Une guerre qui s'est perdue sans doute  
Entre Biarritz et Knokke-le-Zoute  
C'est une statue sur la Grande Place  
Finalement la terreur  
Ce n'est qu'un vieux qui passe

Pour ceux qu'on n'a pas revus  
Verdun n'est plus rien  
Pour ceux qui sont revenus  
Verdun n'est pas loin  
C'est un champ brûlé tout petit  
Entre Monfaucon et Charny  
C'est à côté  
C'est une sortie dans le nord-est  
Sur l'autoroute de Reims à Metz  
On y va par la Voie sacrée  
Finalement Verdun  
C'est un vieillard rusé

J'ai une tendresse particulière  
Pour cette première des dernières guerres  
Dépassée  
Bien sûr que je n'étais pas né  
J'n'étais pas là pour apprécier  
Mais j'avais un vieux à Verdun  
Et comme je n'oublie jamais rien  
Je reviens  
Je reviens  
Je reviens

De garde dans les bois  
Je pense à toi parfois  
On rêve  
On rêve souvent, tu peux croire  
Soit éveillé, soit en dormant  
On rêve à quoi. La belle histoire  
On rêve d'amour, non de gloire  
D'une femme au profil charmant  
De son baiser, de son serment  
Dont le cœur garde la mémoire  
Après mon triomphant retour  
Nous pourrons reparler d'amour

C'est le sang c'est le sang et rien d'autre  
C'est le sang c'est le sang réclamant sa fête  
C'est le sang c'est le sang réclamant sa joie !  
Je suis le relent de férocité  
(...) Je suis la bête humaine  
Je suis la force aveugle sortie du fond fumant de  
l'humanité  
(...) Je suis l'âme ivre de l'infinie souffrance  
Je suis l'assouvissement maladif de la souffrance  
(...) Je suis l'orgueil de l'humanité  
Je suis le voleur de vie  
Je suis en toi-même

Depuis que je suis né  
J'ai vu mourir mon père  
J'ai vu partir mes frères  
Et pleurer mes enfants.  
Ma mère a tant souffert  
Elle est dedans sa tombe  
Et se moque des bombes  
Et se moque des vers.  
Quand j'étais prisonnier  
On m'a volé ma femme  
On m'a volé mon âme  
Et tout mon cher passé  
Au nez des années mortes

*Boris Vian, « Le déserteur »*

Une femme qui pleurait  
Des soldats qui passaient  
Un éclusier qui pêchait  
Les tranchées qui blanchissaient  
Des obus qui péttaient  
Des allumettes qui ne prenaient pas  
Et tout  
A changé  
En moi  
Tout  
Sauf mon amour

Tout le sang qu'ont versé  
Les hommes dans la plaine  
Et tous les trépassés  
Des causes incertaines  
Ont fait de ce verger  
Sur la rive lorraine  
Un creux tendre ou s'aimer  
Quand les saisons reviennent...

Car il faut qu'on s'entraide  
Et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois  
Et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois  
Et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois

Le soldat doit avoir peur de ses chefs. Il lui est défendu de rire (...). Il lui est défendu de s'indigner (...). Il lui est défendu de parler et même de penser, ses chefs ayant seuls le droit de le faire et le faisant pour lui. Et s'il rit, s'il parle, s'il pense, s'il n'a pas peur, alors malheur à lui ! C'est un indiscipliné : disciplinons ! C'est un insurgé : matons-le ! Donnons un exemple aux autres ! Au bagne ! A Biribi !

*Georges Darien, « Biribi », 1890*

Qu'ont-ils fait pour prouver même un peu d'intelligence, les hommes de guerre ? Rien. Qu'ont-ils inventé ? Des canons et des fusils. Voilà tout.

L'inventeur de la brouette n'a-t-il pas plus fait pour l'homme, par cette simple et pratique idée d'ajuster une roue à deux bâtons, que l'inventeur des fortifications modernes ?

*Guy de Maupassant, quotidien « Le gaulois », 1881*

Nous l'avons vue, la guerre. Nous avons vu les hommes, redevenus des brutes, affolés, tuer par plaisir, par terreur, par bravade, par ostentation. Alors que le droit n'existe plus, que la loi est morte, que toute notion du juste disparaît, nous avons vu fusiller des innocents trouvés sur une route et devenus suspects parce qu'ils avaient peur. Nous avons vu tuer des chiens enchaînés à la porte de leurs maîtres pour essayer des revolvers neufs, nous avons vu mitrailler par plaisir des vaches couchées dans un champ, sans aucune raison, pour tirer des coups de fusil, histoire de rire.

*Guy de Maupassant, quotidien « Le gaulois », 1881*

Me voici les nerfs tendus, les muscles bandés, prêt à bondir dans la réalité. J'ai bravé la torpille, le canon, les mines, le feu, les gaz, les mitrailleuses, toute une machinerie anonyme, démoniaque, systématique aveugle. Je vais braver l'homme. Mon semblable. Un singe. Œil pour œil, dent pour dent. A nous deux maintenant. A coups de poing, à coups de couteau. Sans merci. Je saute sur mon antagoniste. Je lui porte un coup terrible. La tête est presque décollée. J'ai tué le Boche. J'étais plus vif et plus rapide que lui. Plus direct. J'ai frappé le premier. J'ai le sens de la réalité, moi, poète. J'ai agi. J'ai tué. Comme celui qui veut vivre.

*Blaise Cendrars, « J'ai tué », 1918*

La 6<sup>ème</sup> compagnie était un petit récipient de la 27<sup>ème</sup> division comme un boisseau à blé. Quand le boisseau était vide d'hommes, enfin, quand il n'en restait plus que quelques-uns au fond, comme des grains collés dans les rainures, on le remplissait de nouveau avec des hommes frais. On a ainsi rempli la 6<sup>ème</sup> compagnie cent fois et cent fois. Et cent fois on est allé la vider sous la meule.  
(...)

Je n'ai pas eu le courage de désertier. Je n'ai qu'une seule excuse : c'est que j'étais jeune. Je ne suis pas un lâche. J'ai été trompé par ma jeunesse et j'ai été également trompé par ceux qui savaient que j'étais jeune. (...)

C'étaient des hommes, eux, vieilliss, connaissant la vie et les roublardises, et sachant parfaitement bien ce qu'il faut dire aux jeunes hommes de vingt ans pour leur faire accepter la saignée. *Jean Giono « Refus d'obéissance », Gallimard, 1937*

On s'était battu en septembre dans ce pays et, tout le long de la route, les croix au garde-à-vous s'lignaient, pour nous voir défiler (...)

Sur le bord des fossés, leur file s'allongeait, croix de hasard, faites avec deux planches ou deux bâtons croisés.

Parfois, toute une section de morts sans nom, avec une seule croix pour les garder tous. « Soldats français morts au champ d'honneur » épelait le régiment. Autour des fermes, au milieu des champs, on en voyait partout : un régiment entier avait dû tomber là. Du haut du talus encore vert, ils nous regardaient passer, et l'on eût dit que leurs croix se penchaient, pour choisir dans nos rangs ceux qui, demain, les rejoindraient.

*Roland Dorgelès « Les croix de bois » 1919*

C'est la grande bataille de Verdun. Le monde entier a les yeux fixés sur nous. Nous avons de terribles soucis. Vaincre? résister? tenir? faire notre devoir? Non. Faire nos besoins. Dehors, c'est un déluge de fer. C'est très simple : il tombe un obus de chaque calibre par minute et par mètre carré. Nous sommes neuf survivants dans un trou. Ce n'est pas un abri, mais les quarante centimètres de terre et de rondins sur notre tête sont devant nos yeux une sorte de visière contre l'horreur. Plus rien au monde ne nous fera sortir de là. Mais ce que nous avons mangé, ce que nous mangeons se réveille plusieurs fois par jour dans notre ventre. Il faut que nous fassions nos besoins. Le premier de nous que ça a pris est sorti ; depuis deux jours il est là, à trois mètres devant nous, mort déculotté. (...)

Il y a maintenant quatre jours que ce cadavre bouche la porte et nous sommes le 9 août, et nous voyons bien qu'il se pourrit. Celui-là avait fait dans sa main droite ; il a passé sa main gauche à son derrière ; il l'a tirée pleine de ce sang frais. Dans le courant de ce jour-là nous nous apercevons tous à tour de rôle que nous faisons du sang. Alors, nous faisons carrément sur place, là, sous nous. J'ai dit que nous n'avons plus d'armes depuis longtemps ; mais, nous avons tous notre quart passé dans une courroie de notre équipement car nous sommes à tous moments dévorés par une soif de feu, et de temps en temps nous buvons notre urine. C'est l'admirable bataille de Verdun.

*Jean Giono, « Recherche de la pureté », préface des « Carnets de Moleskine » de Lucien Jacques, Gallimard 1939*

Mourir ! Allons donc ! Lui mourra peut-être, et le voisin et encore d'autres, mais soi, on ne peut pas mourir, soi... Cela ne peut pas se perdre d'un coup, cette jeunesse, cette joie, cette force dont on déborde. On en a vu mourir dix, on en verra toucher cent, mais que son tour puisse venir, d'être un tas bleu dans les champs, on n'y croit pas.

*Roland Dorgelès « Les croix de bois » 1919*

Adieu la vie, adieu l'amour,  
Adieu toutes les femmes  
C'est bien fini, c'est pour toujours  
De cette guerre infâme  
C'est à Craonne sur le plateau  
Qu'on doit laisser sa peau  
Car nous sommes tous condamnés  
Nous sommes les sacrifiés

*La chanson de Craonne, 1917*

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront  
Car c'est pour eux qu'on crève  
Mais c'est fini, car les trouffions  
Vont tous se mettre en grève  
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros  
De monter sur le plateau  
Car si vous voulez faire la guerre  
Payez-la de votre peau

*La chanson de Craonne, 1917*

Il est parti mourir, la tête dans le vent,  
Comme on part un sourire entre les dents.  
Les femmes ça part pas; ça meurt à petit feu.  
Une femme ça reste et ça pleure pour deux.  
Il fallait qu'il s'en aille, il n'est pas revenu.  
Il l'a eu sa médaille mon amour inconnu.  
Des honneurs à la noix et quand la mort s'est tue,  
Il a reçu sa croix et moi je n'ai rien eu.  
Ad vitam æternam j'aurai pas ma statue  
Je n'étais que la femme du soldat inconnu.

*Chanson de Magyd Cherfi et Françoise Chapuis « La femme du soldat inconnu », 2013*

On attaque à midi... Pourtant cette heure  
Est trop de douceur pour qu'on meure !  
Eperdument, là-bas, les fleurs doivent fleurir,  
Et c'est mon heure de mourir  
(...) Vois-tu, tout cet amour que je ne t'ai pas dit  
Je te le cueille ici.... C'est l'heure. C'est midi  
Adieu ! Pardon ! vous étiez bien jolie  
A mon tour de pleurer sur vous, petite amie !